

rien ne nuit au succès de l'enseignement comme de n'avoir pas arrêté parfaitement dans son esprit ce que l'on doit apprendre à ses élèves et dans quel intervalle il faut le leur avoir montré. Si le voyageur imprudent risque de ne pas arriver au terme de son voyage, ou du moins de n'y pas arriver à temps, l'instituteur qui ne s'est fait aucun plan d'études s'expose fort à perdre continuellement un temps considérable et à n'apprendre jamais à ses élèves qu'une partie de ce qu'ils devraient savoir en quittant l'école.

Nous avons dit, au début de ces articles, qu'un des grands avantages de l'instruction secondaire était d'avoir un plan d'études bien déterminé. Nous n'avons pas à nous occuper des remaniements successifs que ce plan a éprouvés, ni à voir si l'ordre adopté est bien le meilleur qu'on pourrait choisir : ceci est étranger à notre sujet et n'est pas, d'ailleurs, de notre compétence. Mais, sans nous arrêter aux changements nombreux qu'on a eu devoir apporter à ce plan à des époques rapprochées, et sans nous inquiéter des critiques qu'on peut être tenté d'en faire sous tel ou tel rapport, comme on peut en faire sur tout, nous sommes forcé de reconnaître qu'à toutes les époques, il a existé, pour l'instruction secondaire, un plan d'études parfaitement arrêté et connu de tous les professeurs attachés à cet enseignement.

Or, il est incontestable que l'existence seule d'un plan bien déterminé a toujours été pour l'instruction secondaire un avantage précieux. C'est un guide qui trace à chacun la marche à suivre, montre les limites dans lesquelles on doit se renfermer, et assigne à chaque étude son temps, sa place et sa durée. Il prévient non-seulement les erreurs et les divagations, les incertitudes et les tâtonnements, mais encore le laisser-aller et les pertes de temps. Aussi, en dehors de toutes les circonstances particulières de temps, de lieux et de personnes, ne peut-on pas s'empêcher de lui attribuer une partie des résultats que donne l'enseignement secondaire. Si nous revenons aujourd'hui sur cette question, c'est que l'organisation de ce dernier enseignement peut nous fournir des exemples et quelques comparaisons.

Nous devons aussi répondre à quelques objections qui nous ont été faites pour avoir attribué à l'avantage de posséder depuis longtemps un plan d'études bien déterminé, une partie des résultats que donne l'enseignement secondaire. Nous étions allé en partie au-devant de ces objections, en constatant nous-même la différence qui existe dans la nature des deux enseignements et dans la position de ceux qui donnent l'un ou l'autre. Mais on nous en fait quelques autres qui concernent les élèves. On nous dit, par exemple, que les écoles envoient leurs meilleurs élèves dans les collèges, que ces élèves suivent régulièrement les leçons, et que chaque classe a son professeur.

Il y a du vrai et du faux dans ces assertions, qui, d'ailleurs, n'affaiblissent en rien la valeur de ce que nous avons dit. Ainsi chaque classe a son professeur, c'est vrai : mais le professeur n'en a pas moins dans sa classe composée de 30, 40, 50 et même 60 élèves et plus, des jeunes gens de forces très-diverses et ayant entre eux 4 ans et plus de différence.

Ces élèves suivent régulièrement les classes, nous dit-on ; c'est encore vrai : mais, ainsi que nous allons le dire, cette régularité est précisément en grande partie une des conséquences de l'existence d'un plan d'études bien connu, qui commande à tout le monde.

Quant à l'assertion que les meilleurs élèves des écoles vont dans les collèges, elle est inexacte. Si quelques parents peu fortunés se décident à envoyer leurs enfants au collège, parce qu'ils les voient réussir à l'école, ils sont en bien petit nombre, et seulement l'exception. On met ses enfants au collège, non pas parce qu'ils ont beaucoup d'intelligence, mais parce que l'on a de la fortune, et qu'ils sont destinés à occuper dans le monde une position qui exigera des études complètes. Mais ces élèves des collèges sont loin d'être des jeunes gens

tous heureusement doués, comme ceux qui nous font ces objections semblent le croire. Il y a parmi eux, comme à l'école, des élèves pleins d'intelligence et des élèves sans moyens, des élèves animés de l'ardeur du travail et des paresseux.

Ce n'est pas aux instituteurs à penser qu'on a plus de moyens naturels, parce qu'on est né dans une classe plus riche. La richesse ou la pauvreté ne font rien à l'intelligence, c'est Dieu qui répartit ses dons aux hommes, et il le fait sans distinction de pauvres ou de riches ; l'éducation vient seulement cultiver les facultés dont il a mis le germe en nous. La richesse offre sans doute ensuite plus de facilités pour augmenter son instruction et étendre ses connaissances, mais elle ne donne ni le talent, ni l'aptitude à apprendre.

Que les instituteurs se gardent donc bien de croire que leurs élèves sont plus pauvres d'esprit parce qu'ils sont plus pauvres des dons de la fortune. Qu'ils se persuadent bien, au contraire, qu'après les dispositions naturelles, c'est la culture qui fait toute la différence entre les hommes. S'il y avait une différence tenant à la richesse, elle serait en faveur de leurs élèves, et elle le sera quand ils le voudront sérieusement. En effet, la fortune amollit souvent les caractères, la pauvreté donne au contraire de l'énergie à ceux qui n'oublient pas qu'ils doivent tout attendre d'eux-mêmes, de leur talent et de leurs efforts.

Avant d'entrer dans l'examen du plan d'études que nous croyons utile d'adopter dans l'instruction primaire, nous voulons dire quelques mots d'un avantage qu'aurait pour les écoles l'adoption d'un plan quelconque, avantage dont nous n'avons pas encore parlé.

On se plaint partout de l'indifférence des parents, de leur inexactitude à envoyer leurs enfants en classe, et l'on a parfaitement raison, car l'expérience prouve que cette inexactitude est un des plus grands obstacles aux progrès des élèves. Mais n'aurait-on pas un nouveau moyen de faire comprendre aux familles, je ne dis pas l'utilité, mais la nécessité de l'assiduité à venir en classe, s'il y avait pour chaque école un programme d'enseignement arrêté, connu, et auquel on se conformerait scrupuleusement. Quand les parents croient qu'à quelque époque que ce soit leurs enfants peuvent apprendre ce qu'ils ignorent et recevoir les leçons dont ils ont besoin, pourquoi se gêneraient-ils pour se priver de leurs services en les envoyant à l'école ?

Mais, s'il existe dans l'école un plan d'études bien déterminé, connu de tout le monde et limit le maître comme les élèves, il y a, des lors, une réponse toute prête pour les parents qui négligeraient d'envoyer leurs enfants régulièrement en classe. Ils comprendront mieux que par toutes les explications possibles que, si leurs enfants ne viennent pas exactement, ils ne peuvent plus être au courant, et sont hors d'état de suivre les leçons ou ne peuvent le faire utilement qu'en revenant en arrière et descendant à une classe inférieure. Les élèves le comprendront encore mieux, parce qu'ils sont mieux initiés à la connaissance de l'organisation de l'école. Ceci est un grand point, car les enfants sont au moins aussi coupables que les parents. Chez eux, le défaut de goût pour l'instruction, la paresse, l'amour du vagabondage et le désir de profiter des beaux jours, quand vient le printemps, s'ajoutent à l'indifférence des familles pour les tenir éloignés de l'école ou pour multiplier leurs absences.

Cependant comment, en tenant compte de cette inexactitude ainsi que de la différence d'intelligence des élèves et de leur degré différent d'instruction, depuis l'enfant qui ne connaît pas encore ses lettres jusqu'à celui qui achève le cours de ses études scolaires, comment établir un plan d'études qui puisse convenir à tous les élèves, et être suivi régulièrement dans l'école ? Ceci est difficile sans doute, et nous aurons à examiner ces différents points. Mais avant toutes choses, hâtons-nous de dire que, s'il faut organiser l'école en vue des élèves négligents et inexactes, il faut